

À la table des sans-abri

ER 17/12

Aux Repas du Soir, une trentaine de personnes vident chaque jour leur assiette. Et parfois leur sac.

Ca n'était pas prévu : ils descendaient d'Alsace pour rentrer à Toulouse, et le camion est tombé en panne. Boîte de vitesse en dérouté. C'est comme ça que Jenny, Mano et Johnny, parkas de routards, piercings épars, ont dû faire une étape forcée mercredi soir à Nancy. 18 h 45, leurs trois silhouettes se coulent dans la pénombre de la cour d'école derrière l'église Saint-Georges. Ils savent où ils vont. « Si, si, c'est l'ARS qui nous a dit de venir », explique Mano à l'entrée du réfectoire. Abdallah ne voit pas leur nom sur la liste, mais les accueille. « Il faudra régulariser votre situation. »

Une lumière vive cueille les nouveaux venus, grande salle haute de plafond, murs colorés et bruit de cuisine. Comme chaque soir de la semaine, une trentaine de personnes viennent prendre leur « repas du soir », une institution hivernale pour qui n'a pas d'épinard à mettre sous le beurre. Beurre qu'ils n'ont pas, non plus, de toute façon.

« Faut pas être démerd' pour crever la dalle »

« Ça fait du bien d'être posé à une table », concède Mano qui apprécie l'endroit pour l'avoir déjà fréquenté. « De là à dire qu'on crevait de faim, non. En France, faut vraiment pas être démerd' pour crever la dalle. Entre la manche, les invendus, les poubelles des supermarchés, ou même les champs de patates, y'a de quoi mettre quelque chose dans l'assiette. Et puis il y a ce genre d'endroits ! » Catherine pas-



Francis est un habitué des Repas du Soir. « Parce qu'on ne me laisse plus remonter sur les toits. »

Photos Patrice SAUCOURT

se, qui dépose une part de fromage sur chaque table.

Le trio, originaire de l'Est, a trouvé ses bases à Toulouse. Une vie de squatteurs, choisie, et parfois aléatoire.

À la table d'à côté, Francis, 48 ans, n'a pas choisi sa vie, lui. L'œil un peu vague, le geste lent mais posé, il raconte comment il a dégringolé... des toits. « J'étais couvreur. Un jour j'ai eu un malaise, ils ont dit que c'était de l'épilepsie, et depuis, la médecine du travail ne veut plus que je remonte là-haut. »

Quand ses parents sont déçus, c'est la rue qui l'a reçu. Mais depuis deux ans, il est hébergé au Grand Sauvoy. Dès les premiers frimas, il mange tous les soirs au 3 rue du Pont-César. « L'été, y'a toujours moyen de se poser sur un bord de canal et d'ouvrir une boîte de con-

serve. Mais l'hiver, je viens aussi chercher de la chaleur. De la chaleur humaine en même temps. » Les bénévoles n'en font pas l'économie.

Taiseux, Pierre (nom d'emprunt) écoute. Puis se résout à se raconter, un peu. Il a 24 ans, des yeux magnifiques. Ça ne fait qu'une semaine qu'il vient là. « C'est la première fois. Je fais toujours tout pour payer mes factures, mais là, j'ai patiné un peu. »

« Y'a pas de honte à avoir »

Pierre a quitté son appart, « trop cher », et monte un dossier pour récupérer une chambre. « Comme ça, j'aurai une adresse, et je pourrai retrouver du boulot sans problème, je bosse dans le BTP. » Il sourit à Catherine qui vient s'enquérir du plat qu'il veut. « Avec

ou sans porc ? » Ce sera sans viande pour le jeune homme arrivé du Maroc il y a 10 ans. « Et en 10 ans, ça s'est durci en France », constate-t-il. « Mais tant pis, je positive. Il y a toujours des gens humains. » Il embrasse la salle et les bénévoles du regard.

De la honte ? « Je ne veux pas de photo, parce que j'ai ma fierté. Mais non, y'a pas de honte à avoir. C'est pas la vie dont j'ai rêvé, seulement j'essaie de grimper. » Il finit

son cordon bleu, déjà les tables se vident. Le processus est rapide. Quelques habitués qui vont passer la nuit sur place s'attendent. Ce soir, les canalisations sont en panne, pas d'eau au robinet. Les bénévoles sont exempts de vaisselle. Deux personnes passent sur les coups de 20h : le Samu social. Francis, Pierre et le trio toulousain ont déjà disparu. Absorbés par la nuit.

Lysiane GANOUSSE

Un repas revient à 13 € par personne

Le local du 3, rue du Pont-César n'existe que depuis 4 ans, mais l'institution « Le repas du soir » est née, elle, en 1996. « Fruit d'un constat », rappelle Jean-Marie Schleret, mémoire et moteur de ce projet. « Avant, les initiatives étaient un peu dispersées. Le nouveau dispositif devait permettre de coordonner les efforts de chacun. »

Du 15 novembre au 31 mars, les personnes démunies peuvent donc désormais venir prendre un repas chaud cinq soirs par semaine à cette adresse, de 18 h 30 à 20h. Le vendredi soir, on y ajoute un consistant sac pique-nique pour le samedi, et le dimanche on compte sur la soupe des Sans-abri du midi. En outre, cette année, l'Ordre de Malte a ajouté sa soupe du dimanche soir.

Le Repas du soir a connu une grande popularité à ses débuts, jusqu'à 70 personnes par soirée. Ce qui a obligé à poser certaines limites. « On a découvert que certains pouvaient s'offrir à manger, mais venaient là

surtout pour tromper leur solitude. » Le dispositif, dont l'intendance est assumée par l'ARS, Accueil et réinsertion sociale, impose donc à présent aux bénéficiaires d'entrer en contact avec ses travailleurs sociaux, pour s'inscrire dans une démarche d'accompagnement.

Sur place, Abdallah Benhemine, travailleur social saisonnier, force tranquille et sourire bonhomme, veille au grain, animé « de l'envie de travailler aux bonheurs des autres ». Et les bénévoles des Restos du cœur, du Secours catholique et de la Banque alimentaire assurent le service d'un repas élaboré par la cuisine AB Restauration.

Tous calculs faits (charges comprises), chaque repas revient à 13 € par personne. Soit un budget annuel d'environ 30.000 €, assumé pour 7.000 € par l'Etat, 17.000 € par le CCAS de Nancy, le reste étant pris en charge par divers CCAS des environs.

L.G.

10 ans de service !



Voilà 10 ans que Catherine vient au Repas du soir trois fois par semaine, pour le compte des Restos du cœur. Presque un art de vivre. Fonctionnaire dans le social, elle a toujours considéré nécessaire « de donner un peu de son temps. »

Catherine, c'est un sourire constant. Et de nombreux souvenirs. Celui de Daniel, notamment, « qui venait toujours avec son caddie », et dont elle a appris qu'il était désormais hébergé en maison de retraite. « Une vraie figure ! » D'autres ont traversé très furtivement le décor culinaire. Certains s'attendent. Elle voit des hommes tomber, rebondir. « Quand on ne les voit pas pendant un moment, on se prend à espérer qu'ils en sont sortis. Si on les voit revenir, on est un peu triste. » Le contact est furtif, mais sur la longueur, des relations de confiance se nouent. « Moi, je vous ai toujours traitée avec respect, hein Madame ? », l'interrompt Rachid, très curieux de la conversation. « Il y a eu des moments beaucoup plus chauds que ça », lâche Catherine. Mais qui a envie de jouer du couteau est très vite « blacklisted ». Surtout, Catherine ne se laisse pas démonter. Avec une gentillesse irrésistible et un sourire naturel pour tout bouclier.

L.G.